

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 49, 2me année

J. M. J.

11 décembre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Lecture fortifiante	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Suzanne la folle, (fin)	A. BALLEYDIER
Il faut occuper les enfants	OSPHAN'S BOUQUET
Les rhumes négligés	Dr J. RENGADÉ
Procédés et recettes utiles	L'AMI DU FOYER
La Dionaea	A. GAUDEFROY

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme.

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. C. LAVIOLETTE, M. D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

Docteur C. Laviolette

Membre de la Société Française d'Otologie et de Laryngologie de Paris.

MALADIES du NEZ, de la GORGE et des OREILLES.

Heures de consultation : Les lundi, mercredi et vendredi, 9 à 11, 2 à 4, 7 à 8
Les mardi, jeudi et samedi, 2 à 4, 7 à 8.

49^e re St-Denis, Montréal.

BELL TELEPHONE : 6859.

N. B. — L'abonnement à L'ÉTUDIANT est encore de 50 centias pour les eccliers, les religieuses et les institutrices.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX.

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVANT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LECTURE FORTIFIANTE

La lecture est à l'esprit ce que la nourriture est au corps.

Une nourriture qui ne porte en elle aucun principe nutritif, laisse dépérir le corps.

Une lecture légère rend l'esprit léger.

Une lecture malsaine fait le cœur mauvais.

Les fantômes impurs, résurrections spontanées des personnages lubriques du roman, peuplent longtemps l'esprit. C'est pour le cœur une occasion perpétuelle de chute.

Faisons donc en sorte, conséquence naturelle, que de bons livres seulement tombent sous les yeux de nos enfants.

Sachons au besoin donner une récompense pour tel nombre de pages de lecture, dans un ouvrage propre à instruire tout autant qu'à plaire.

F. A. BAILLAIRGÉ.

Le baron de Chantal blessé mortellement à la chasse par l'imprudenc d'un ami, se fit lui-même son consolateur : " Mon ami, lui dit il, le trait est parti d'en haut avant de partir de ta main. "

SUZANNE LA FOLLE

Par A. BALLEYDIER.

(Suite)

Par une matinée du mois de décembre, un vieillard presque septuagénaire, mais admirablement conservé, portant à sa boutonnière la rosette de la Légion d'Honneur, descendit à la Croix-d'Or, l'unique auberge du village, et se fit servir à déjeuner. Quoique étranger au pays, ce vieillard paraissait y avoir eu d'anciennes relations, car au dessert il fit appeler l'aubergiste et le questionna sur plusieurs personnes qui depuis longtemps avaient déménagé pour prendre domicile en l'autre monde.

A propos, monsieur l'aubergiste, demanda l'étranger, auriez-vous connu par hasard un nommé Pierre Dumoulin ?...

—Je ne l'ai jamais vu, puisque je suis né deux ans après qu'il eut quitté le pays, mais mon père m'en a souvent parlé comme d'un fier chenapan, un *vrai rien qui vaille*, il est mort sans doute aussi les célérat, il n'y a pas grand dommage à cela ; ce n'est pas *chez nous* qu'on portera son deuil.

—Qu'a-t-il donc fait pour avoir laissé une si mauvaise réputation dans son village ?

—Oh ! n'en parlez pas.

—A-t-il volé la bourse de son voisin ?

—Non...

—A-t-il assassiné sur la grande route ?

—Non...

—A-t-il déserté son pavillon ?

—Non...

—Encore un coup qu'a-t-il donc fait alors ?

—Il a volé la bonne foi d'une jeune fille, il lui a assassiné le cœur, puis il l'a abandonnée la veille où il devait l'épouser, Depuis on n'en a jamais eu de nouvelles.

—Mais c'est affreux ce que vous dites-là, s'écria l'étranger ;

vous êtes sûr que jamais on n'a reçu ici des nouvelles de ce Pierre ?

—Je crois bien que j'en suis sûr... Mais ne me parlez plus de ce polisson, son nom seul ferait tonner la sauce d'un civet de chat que je prépare pour le brigadier de gendarmerie.

—Plus qu'un mot, je vous pris, votre récit m'intéresse.

—Comment s'appelait la jeune fille si cruellement abandonnée ?

—Suzanne.

—Elle est morte sans doute ?

—Mieux eût valu pour elle, la pauvre femme n'aurait pas tant souffert.

—Elle a été mal mariée peut-être ?

—Ni bien, ni mal, ni pas du tout, et c'est le tort qu'elle a eu, le seul tort de sa pauvre vie...; si quand elle était jeune, elle avait voulu épouser un commissaire de marine qui était jeune aussi, riche, noble et beau par-dessus le marché, elle aurait de quoi acheter aujourd'hui tout le village,

—Qu'est-elle devenue ?

—Elle est devenue vieille... voilà tout.

—Où demeure-t-elle ?

—Elle a trois domiciles.

—Veuillez me les indiquer, je vous prie.

—Le matin elle habite le cimetière, au milieu de la journée les bords de la mer, le soir la petite cabane que vous avez dû rencontrer en venant, à cinq portées de fusil du village.

—C'est bien, mon ami ; tenez, voici mon porte-manteau ; faites-moi préparer une chambre, car je compte passer la nuit ici.

—Faudra-t-il vous préparer aussi un dîner ?

—Certainement mon brave...

—Que servirai-je à Monsieur ?

—Tout ce que vous voudrez, excepté le civet du brigadier.

Midi sonnait à l'horloge du village, quand l'étranger décoré se levant de table, se dirigea d'un pas assez ferme pour son âge, du côté de la mer.

Suzanne, vêtue de deuil suivant son habitude, était assise sur un rocher dont la surface polie comme un marbre indiquait suffisamment l'usage auquel il servait depuis tant d'années ; ses yeux fixes, immobiles, dévoraient du regard les horizons sans limites ; l'étranger, protégé par les inégalités du terrain semé de quelques arbres, parvint auprès d'elle sans être aperçu. Suzanne en ce moment laissait ainsi parler son cœur : "Toujours l'attendre et ne jamais le voir venir ! oh que c'est long, ô mon Dieu ! il m'avait dit cependant qu'il reviendrait, et vous le voyez, ô mon Dieu ! moi je l'attends encore... je l'attendrai toujours, je l'attendrai jusqu'au moment où, me prenant en pitié, vous me rappellerez à vous, ô mon Dieu pour me réunir à lui dans un monde meilleur. Suzanne se tut un instant, puis elle ajouta avec une voix brisée... Que vous ai-je fait, Pierre, pour me faire ainsi souffrir depuis tant d'années ?... j'ai vieilli à la peine en vous attendant, et mes yeux ont tant pleuré qu'ils n'ont plus de larmes... S'il est vrai qu'il existe entre les êtres qui se sont aimés des affinités mystérieuses, répondez-moi. Pierre, répondez-moi par la voix de ces hirondelles qui voltigent sur ma tête ou par la voix de ces vagues qui meurent à mes pieds, dites-moi où vous êtes ?"

—Devant vous, Suzanne, s'écria Pierre en se jetant tout à coup aux genoux de la pauvre femme qui réellement cette fois faillit devenir folle... folle de surprise et de joie.

L'étranger décoré qui dans la matinée était descendu à l'auberge, n'était autre que Pierre Dumoulin : Pierre qu'une suite de circonstances inouïes avait retenu éloigné jusqu'à ce jour de ce qu'il aimait le mieux au monde, Suzanne et le clocher de son village.

Après avoir donné un libre cours à l'émotion qui débordait de leurs cœurs, Pierre offrit son bras à Suzanne, qui, pour la première fois, depuis plus de quarante années, ne rentra pas seule dans son modeste ermitage. Là, parcourant à vol d'oiseau les années qui séparaient son retour du point de son départ, Pierre raconta comment, inscrit sur les rôles de l'équi-

page d'une frégate, il avait par sa bonne conduite et son courage, mérité la décoration des braves ; comment, ensuite fait prisonnier et jeté sur un poton anglais, il avait écrit à la mère de Suzanne plusieurs lettres égarées sans doute, ou plutôt interceptées, puisque toutes étaient restées sans réponse.

— Ne recevant point de vos nouvelles, je vous crus morte Mademoiselle, lui dit Pierre, ou pour être plus franc dans mon récit, je m'imaginai que vous m'aviez oublié et que vous en aviez épousé un autre ; que voulez-vous ? les camarades m'affirmaient qu'en fait de sentiments, les absents ont toujours tort.

Sur ces entrefaites, la Providence me procura une superbe occasion de recouvrer ma liberté ; roulé comme un colis de marchandises dans une tonne à bord d'un bâtiment marchand, j'arrivais sans asphyxie aux Grandes-Indes, où, après avoir troqué l'épée de Bellone contre le caducée de Mercure, j'ai fait fortune... mais la fortune ne donne pas le bonheur, je pensais souvent à mon village, à vous, mademoiselle Suzanne ; chaque jour je disais à votre intention le chapelet que vous m'aviez donné, et que je conserve encore ; regardez comme il m'a servi, les grains ont diminué de moitié sous le frottement de mes doigts... je pensais donc toujours à vous, et pensant à vous je me disais : Quand je serai riche, bien riche, je retournerai au pays, — Suzanne sera mariée, bien sûr, mais je lui pardonnerai, et je l'aimerai comme une bonne sœur, ce qui me donnera le droit d'appeler ses enfants mes neveux ; or, comme un oncle est un banquier donné par la nature, je marierai ses garçons, je doterai ses filles... heureusement pour moi que vous ne vous êtes pas mariée, heureusement pour tous deux que j'ai fait fortune, et me voilà pour ne plus vous quitter.

— Si vous avez gardé précieusement mon chapelet, lui dit Suzanne, regardez à votre tour, reconnaissez-vous ce bouquet ?

— C'est celui que je vous ai donné le jour de mon départ.

— En me disant : Lorsqu'à vous je reviendrai, ces fleurs que vous conserverez en mémoire de moi, seront flétries sans

doute, mais les sentiments que je vous ai voués, seront tous jours en fleurs au fond de mon âme.

—Ainsi que vous, mademoiselle, j'ai été fidèle à mes promesses, Dieu nous bénira.

Le bonheur rajeunit, dit-on,—le fait est que, depuis le retour de Pierre, Suzanne paraissait moins âgée de dix ans. Il était sept heures, quand l'étranger décoré rentra à son auberge ; le patron qui cumulait les fonctions de cuisinier et de garçon de salle, l'attendait la serviette sur le bras, car le dîner était prêt depuis longtemps. Le bonheur qui diminue l'apparence des années, augmente presque toujours l'appétit... l'étranger fit grand honneur au repas de l'aubergiste, qui faillit tomber à la renverse. lorsque, prié d'écrire son nom sur le registre des voyageurs, l'étranger signa : Pierre Dumoulin, né à Loc-Mariaker, et venant des Grandes-Indes. Mais reprenant aussitôt son sang-froid, l'aubergiste dit, en courbant son dos en demi-cercle : Désunt mon pauvre père s'est trompé ; monsieur Pierre Dumoulin est un galant homme.

—Ah ça ! mon brave, répliqua l'étranger en riant, je me marie dans quinze jours : vous nous ferez le repas de noces.

IV

Quinze jours après, il y avait une fête extraordinaire à Loc-Mariaker, sur la place de l'Eglise, où un mariage de première classe venait d'avoir lieu ; un orchestre nombreux faisait danser tous les gens du village. Derrière l'orchestre, on avait accolé trois pièces de vin destinées à désaltérer la soif des danseurs... et Dieu sait si les gaillards avaient soif ! enfin, de tous côtés on n'entendait que des cris de joie, des détonnations d'armes à feu, et le son des instruments accompagnés par le carillon des cloches. Si un étranger était venu demander à cette multitude joyeuse quelle fête on célébrait à Loc-Mariaker on lui aurait répondu que c'était la noce de Suzanne, qui pendant près de quarante années avait attendu son fiancé parti

pour le service de la France, et que celui-ci était enfin venu la retrouver, après avoir fait fortune en pays étranger.

Pierre Dumoulin était en uniforme d'officier de marine, Suzanne avait remplacé ses vêtements sombres par une robe blanche, portait à sa ceinture le bouquet que son fiancé lui avait donné le jour de son départ.

Les deux époux, unis devant Dieu, désormais ne formant qu'un seul et même cœur, font un noble usage de leur fortune: tous les pauvres sont leurs enfants.

Fin

IL FAUT OCCUPER LES ENFANTS

Trad. pour la Famille

Les habitudes des enfants nous prouvent qu'il leur faut nécessairement de l'occupation, pour le plus grand nombre, au moins.

Ils aiment à s'occuper, même de rien, et encore plus de choses utiles. Chez quelques enfants, c'est une nécessité physique fortement développée, qui, si elle n'est pas bien dirigée sera l'occasion de bien des fautes, vérifiant ainsi l'ancien proverbe que " la paresse est la mère de tous les vices ".

Il faut encourager les enfants, surtout quand ils n'en ont pas l'habitude, à se rendre eux-mêmes tous les petits services nécessaires pour *leur toilette*.

Ils devrait aussi tenir leurs habillements et tout ce qui leur appartient *en bon ordre*, et se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin ; enfin, ils devraient apprendre à se rendre indépendants des services des autres, aussitôt que possible, s'habituant ainsi à utiliser la prospérité, et à lutter avec courage contre les revers de la fortune qu'ils auront à subir.

Je ne connais aucun rang de la société quel qu'élevé qu'il puisse être, dans lequel un tel système n'assurerait pas les avantages les plus salutaires.

OSPHAN'S BOUQUET

LES RHUMES NÉGLIGES

S'il fallait en croire ce que l'on entend chaque jour, il n'y aurait pas, sur la terre, de plus terrible maladie que le rhume négligé.

Ce pâle et grand jeune homme qui tousse et perd ses forces depuis le dernier hiver ; cette jeune femme au teint de cire, que la moindre marche essouffle, qui maigrit, ne mange plus et dont une petite toux sèche coupe la voix dès qu'elle veut parler, tous ces pauvres gens, si nombreux aujourd'hui, que mine une consommation profonde, seraient invariablement victimes d'un " rhume négligé ".

Or — il faut bien le dire et le répéter, afin d'en finir avec le funeste préjugé qui se perpétue sous cette explication commode — le rhume négligé n'existe pas.

Ce qui fait toujours traîner le rhume en longueur, ce qui lui donne trop souvent une fâcheuse gravité, c'est le fonds même et le terrain sur lequel il se développe. Que l'on s'évertue à le combattre ou que l'on s'en occupe pas, l'inflammation bronchique, dont le rhume n'est que le symptôme bruyant, évolue plus ou moins vite selon la constitution, la qualité anatomo-physiologique du malade. Absolument passive, quelque aigüe qu'elle soit, elle ne disparaît qu'autant que l'organisme lui-même réagit énergiquement et s'en débarrasse ; aussi voit-on communément les bronchites les plus intenses spontanément guérir en quelques jours chez certains sujets, tandis que les rhumes les plus bénins et les mieux soignés se prolongent indéfiniment chez beaucoup d'autres.

Contractée même au cœur de l'hiver, une bronchite, aussi violente qu'elle puisse être, ne doit point affecter durant plus de cinq à six semaines toute personne saine et bien constituée.

Notez bien cela, pour peu que vous soyez sujet à vous enrhummer, afin de pouvoir, le cas échéant, utilement agir en toute connaissance de cause. Sans doute, il ne vous sera pas mauvais, dès le début d'un rhume, d'user, dans une mesure, des infusions chaudes, des sirops balsamiques et calmants qui

peuvent, en facilitant l'expectoration, rendre la toux moins pénible ; mais après un mois de ce traitement anodin, si vous n'êtes pas en bonne voie de guérison, ne perdez pas un temps précieux à la médication pectorale ; ne vous attardez pas, surtout, à faire l'essai des mille et un remèdes prétendus infailibles que chacun vous recommande à tort et à travers.

Votre bronchite, après six semaines, exige d'autres soins. Ce n'est plus désormais le rhume qui doit vous inquiéter, mais la cause intime qui le retient en vous, le complice caché qui, dans votre organisme, lui donne la main, le vice constitutionnel qui lui ouvre traitreusement le chemin de vos poumons et lui permet, à votre grand détriment, d'y élire domicile. Ne vous occupez plus seulement des soins de ce rhume qui, par lui-même, ne serait plus rien ; mais observez-vous, étudiez-vous, cherchez par où votre constitution est en faute.

Vous parviendrez bien vite à découvrir, dans la grande majorité des cas, que vos forces, depuis quelque temps, ont diminué, que vous êtes abattu, morose, amaigri, que vous éprouvez de l'oppression, de l'essoufflement à la marche, une pénible pesanteur ou de douloureux élancements entre les épaules ; que la nuit, souvent, vous vous réveillez, la poitrine haiguée de sueur. Ce sont là les signes certains d'un affaiblissement constitutionnel, d'une *misère physiologique* trop fréquemment compliquée d'un *lymphatisme* habituel, d'une *scrofulose* acquise ou héréditaire.

Voilà l'ennemi contre lequel, alors, vous devez vous défendre le mal que vous ne sauriez désormais combattre avec trop d'énergie et de ténacité. La médication purement locale que vous avez pu suivre jusque-là serait absolument impuissant à vous guérir ; hâtez-vous donc de changer de tactique, occupez-vous, avant tout, de votre état général. Renoncez aux tisanes, aux loochs, aux juleps, à la gomme, au goudron, au tolu, aux pâtes pectorales. Gardez-vous bien, surtout, de vous infliger l'unique et désagréable application d'un vésicatoire ou de tout autre emplâtre, quel qu'il soit.

Calfeutré dans une chambre hermétiquement close, dans la crainte d'aggraver votre rhume en la quittant, depuis deux mois vous ne respirerez plus, sans doute, qu'un air impur, confiné, vicié par les exhalaisons de votre corps et de votre foyer. Sortez au plus tôt de cette atmosphère nuisible. Quittez ce milieu chargé d'émanations, de poussières organiques, d'odeurs de pharmacie. Aérez, ventilez, ouvrez les fenêtres. Allez vite, bien couvert et chaudement vêtu, respirer au dehors, si le temps le permet, le grand air, le vivifiant oxygène. Promenez-vous au soleil. Tâblez, par un exercice modéré, les fonctions de la peau. Vous dégagerez ainsi, beaucoup plus sûrement que par tout autre moyen, les bronches et les poumons qu'une mauvaise hygiène et le seul traitement local auraient bientôt compromis.

Peut-être, dans la croyance qu'un bon régime est échauffant, vous abstenez-vous de toute alimentation forte et nourrissante. Ne persévérez pas dans cette fatal erreur. Mangez à votre appétit des mets plastiques, substantiels, bien assaisonnés, qui réparent promptement et soutiennent vos forces. Complétez, au besoin, leur salutaire action par l'emploi de la médication tonique et reconstituante, l'usage des lactates, des chlorures, des phosphates alcalins ou ferreux, jusqu'à ce que d'un vigoureux effort l'organisme lui-même expulse enfin le rhume opiniâtre ; et si le mal résiste encore, attaquez le directement, cette fois, dans son propre foyer, par les inhalations stimulantes, résolutive, cicatrisantes, à l'iode, au thymole, à la créosote, au gaz carbonique naissant, seules capables, désormais, de déloger l'instrus et de rétablir le parfait fonctionnement des organes respiratoires.

Dr J. RENGADÉ.

Madame Fouquet apprenant la disgrâce de son fils, ministre de Louis XIV, se mit à genoux et s'écria : " Je vous remercie, ô mon Dieu ; je vous ai toujours demandé le salut de mon fils ; en voilà le chemin. "

Procédés et Recettes utiles.

(POUR LA FAMILLE.)

Emploi du tournesol.

On ne sait peut-être généralement pas que le tournesol, vulgairement appelé soleil, déjà si précieux pour les applications décoratives, possède une valeur commerciale considérable. Ses graines, grosses comme des noisettes, non seulement constituent une excellente nourriture pour les animaux de basse cour, mais fournissent, en outre, une huile excellente spécialement utilisable pour le graissage des machines. Le résidu de ces graines, après que l'huile en a été extraite, forme un tourteau supérieur, dit-on, à celui de graines de lin, pour la nourriture du bétail. Les tiges fournissent une bonne fibre textile dont les Chinois font grand usage et les fleurs donnent une teinture jaune durable et brillante.

Nouveau papier d'ornement.

Un nouveau genre de papier satiné d'ornement vient d'être inventé en Belgique. Il se fabrique en recouvrant du papier ordinaire de colle et en répandant de la poudre diaspbeste teint sur la surface du papier, pendant qu'elle est encore mouillée. Comme l'aspbeste prend aisément toutes les teintes, surtout celles d'aniline, on arrive à obtenir ainsi quelque effets très riches.

Manière utile et curieuse d'utiliser les fourmis.

S'il faut en croire Mr. le Docteur C. Z. MacGowan, de Han Chow, de la Province d'Hainan (Chine), les fourmis sont utilisées d'une manière originale. Il paraît qu'en bien des points de la province du Canton, les orangers sont infestés par des vers.

Pour se débarrasser de ce fléau, les naturels introduisent dans les orangeries des fourmis qu'ils font venir des collines voisines. On les attrappe en plaçant à l'entrée de leur nid l'ouverture d'une vessie de porc.

Les fourmis sont ensuite placées parmi les branches des orangers où elles forment de petites colonies et des tiges de bambou, disposées d'un arbre à l'autre, leur servent de ponts pour circuler plus aisément dans l'orangerie.

Procédé pour nettoyer l'argenterie.

Les objets en argent et l'argenterie se ternissent vite dans les pièces chauffées à la houille sulfureuse, sous l'action des gaz sulfureux que dégage le combustible mais, en les trempant de temps à autre dans une solution d'hyposulfite de soude ou bien en les frottant avec un linge trempé dans cette solution, puis en les séchant avec une serviette douce et en les frottant avec une peau de chamois, on leur rend bientôt leur premier éclat.

Nouvelle méthode pour emmagasiner le grain.

Le procédé le plus ordinaire a été jusqu'ici l'emmagasinage dans les greniers. Il y en a un autre plus économique et tout aussi bon. C'est de conserver le grain dans des cylindres en tôle de fer bien étanches hermétiquement clos après une évacuation de l'air aussi complète que possible. Le blé, la farine, le pain ont été, dit-on, mis en caisse de cette façon pendant sept mois au bout desquels ils ont été retrouvés en parfait état. Ce procédé semble pouvoir être recommandé comme préservatif contre les attaques des insectes et des gros animaux, contre l'incendie, l'humidité, la fermentation, etc. Toutefois, il a besoin de faire encore ses preuves contre l'humidité et la fermentation pour pouvoir être adopté en grand. Mais il semble absolument efficace contre tous les autres dangers ci-dessus mentionnés.

Lune artificielle

Voici un procédé, sinon utile, au moins amusant et récréatif, pour imiter de très près la surface convexe de la lune. On prend une assiette à soupe, on en graisse la surface avec du saindoux ou de l'huile et l'on y répand du citrate de magnésie en différentes épaisseurs. On prend ensuite une cuvette avec un peu d'eau au fond et l'on y met un peu de plâtre ordinaire frais qui finit par tomber au fond. Après avoir vidé l'eau que le plâtre n'a pas absorbée, on fait une pâte avec une cuiller et on la verse sur la poudre qui recouvre l'assiette à soupe. Sous l'action de l'eau que renferme le plâtre, le citrate de magnésie devient effervescent et il s'élève des bulles d'acide carbonique qui font ressembler les petits cratères parsemés sur la surface du plâtre aux volcans de la lune.

Pour conserver le miel

Le miel renferme en moyenne 1 pour cent d'acide formique. Un chimiste allemand ayant observé que le miel brut se conserve mieux que le miel raffiné a attribué cette propriété à la présence de l'acide formique dans le miel brut. Sa conclusion a été reconnue exacte, car l'expérience prouve qu'en mettant un peu d'acide formique dans du miel raffiné, cette substance empêche le miel, de fermenter sans lui rien faire perdre de sa saveur.

L'AMI DU FOYER.



LA DIONAEA

FANTAISIE

(Pour la FAMILLE).

L'amitié, qui vit de contractes autant qu'elle en meurt, avait rarement uni deux hommes plus étrangement disparates qu'Albert Peltit et Jacques Villedieu. Le premier, froidement positif comme son siècle, s'était toujours cabré, à la fois d'instinct et de parti pris, contre tout enthousiasme artistique ou religieux. A trente ans, son cœur n'avait pas encore battu que pour la science où, d'ailleurs, il avait conquis un nom distingué par d'intéressantes découvertes sur les plantes insectivores.

Jacques, au contraire, spiritualiste et catholique convaincu, peintre par vocation plus encore que de carrière et poète à ses heures, s'était imposé, lui aussi, à l'admiration des délicats par plusieurs œuvres pleines d'élévation et d'originalité. Mais, loin de se laisser griser par ces succès de bon aloi, il était à la veille d'aller mûrir et parfaire son talent dans l'étude recueillie des grands maîtres italiens.

La famille Peltit fut, la première dont il alla prendre congé.

— " Où est Albert ? s'écrièrent à la fois la mère et la sœur de son ami, sans lui laisser à peine le temps de leur expliquer le but de sa visite ni de remarquer la tristesse et la pâleur ré pondues sur leurs traits. "

— " Mais en Italie, à ce que j'ai entendu dire. Etes-vous donc les seules à l'ignorer ? "

— " Mon cher Jacques, reprit madame Peltit, puisque vous arrivez si à propos pour résoudre cette première énigme, essayez de nous en expliquer une autre qui nous tourmente pour le moins autant. "

En disant ces mots, elle lui tendit une lettre où il lut ce qui suit :
Ma mère,

Pardonne moi le chagrin que va vous causer ma détermination et plaignez-moi sans me condamner trop sévèrement. Depuis que l'héritage de ma tante m'a permis de poursuivre et d'atteindre l'unique ambition et le seul amour de ma vie, le séjour de Paris m'est devenu insupportable. Je pars sans vous revoir pour éviter des émotions et des résistances aussi regrettables qu'inutiles. Toutes les recherches que tu pourrais tenter resteraient sans issue, car je m'entoure de plus strict incognito jusqu'au jour où rien ne me séparera plus de ma Dionœa.

" Cette Dionœa, interrompit aussitôt madame Pelti avec feu, vous devez la connaître, vous, mon cher ami, car Albert, si taciturne si impénétrable pour nous tous, n'avait pas de secret pour vous.

" Permettez-moi, madame, de vous détromper à cet égard. Il y a toujours eu entre Albert et moi deux domaines absolument réservés : ses études scientifiques pour lesquelles je n'ai jamais témoigné plus d'intérêt que vous et l'état de son cœur. J'ignore donc absolument quelle peut être cette mystérieuse créature. Mais ajouta-t-il après quelques instants de réflexion, il est aisé de le conjecturer. La crise que je redoutais sans cesse vient d'éclater dans le cœur de votre fils et il a senti le besoin d'associer une autre existence à la sienne par des liens dont il n'ait à rougir ni devant sa conscience ni devant la société, les deux seuls tribunaux qu'il reconnaisse. Cette Dionœa, sans doute quelque comtesse grecque, italienne ou volage ruinée, abusant de l'empire qu'elle a su prendre sur ce cœur neuf et inexpérimenté, a jeté sur lui son dévolu pour redorer son blason. Sachant bien que vous ne consentiriez jamais à un pareil mariage, votre fils est parti pour l'Italie afin de pouvoir y contracter librement cette mésalliance qui est déjà peut être un fait accompli. Mais je vais avancer mon voyage et mettre tout en œuvre pour arracher, s'il en est temps encore, à cette plante perfide et vorace le pauvre papillon qui va s'y jeter à l'étourdi. Au revoir et priez Dieu que je vous ramène bientôt l'enfant prodigue repentant et sauvé !"

Dès le lendemain matin, le train rapide entraînait à tout vapeur Jacques vers Rome, vers cette Ville éternelle, source et terme de tous les saints dévouements comme de tous les véritables enthousiasmes.

II

Le jeune peintre, sans prendre même le temps de s'installer, se mit sur le champ à la recherche du fugitif et sillonna Rome dans toutes les directions, sans craindre même de recourir directement aux bons soins de la police. Mais, comme Albert l'avait annoncé, les investigations les plus minutieuses demeurèrent sans résultats. Il n'avait fait que paraître et disparaître, sans laisser de nom, ni d'adresse chez le banquier et le marchand de plantes rares où Jacques fit prendre des informations. Tout ce qu'on put savoir, à force

d'indices et de conjectures, c'est qu'il n'avait pas quitté les environs de Rome et c'est de ce côté que Jacques résolut de le découvrir à tout prix.

Il s'était bien promis, d'ailleurs, d'aller explorer les régions les plus reculées de la campagne Romaine, autrefois si fertiles, mais aujourd'hui hantées par la " malaria " et habitées seulement par de misérables paysans. Il fit donc un beau matin seller son cheval et se mit en route. Comme le savent tous ceux qui l'ont faite, cette promenade à travers une solitude désolée, sur un terrain marécageux et parsemé d'une maigre végétation en généralement triste et mélancolique. L'action du temps et les miasmes délétères des marais Pontins, dont la politique contemporaine n'a pas laissé aux Papes le mérite et la gloire d'achever le dessèchement, ont défiguré ce pays que les poètes anciens avaient baptisé " Campania felix ", comme l'industrialisme moderne est en train de bouleverser la physionomie de la Rome des Césars et des Papes. Notre touriste rencontra d'abord un berger à qui son visage hâve et olivâtre, ses yeux noirs, farouches et profondément enfoncés dans leur orbite donnaient l'air d'un brigand. Le troupeau de moutons et de bœufs aux cornes recourbées qu'il conduisait, était gardé par un mâtin au poil hérissé, à l'air hargneux, qui paraissait tout disposé, sur le moindre signal de son maître, à dévorer le cavalier et sa monture. Plus loin, Jacques arriva devant un aqueduc maintenant en ruines et desséché, mais duquel une onde vive et limpide jaillissait, aux jours de la splendeur romaine, avec un harmonieux murmure. Enfin, près des ruines d'une chaumière abandonnée, il vit passer un troupeau de grands bœufs campaniens ou pelageraux ou noirs tachetés de blanc, qui tournèrent vers lui leurs gros yeux ronds et débouaillés en ayant l'air de se demander avec étonnement : " Par quel étrange hasard un être vivant se trouve-t-il ici et de quel droit cet intrus vient-il troubler le calme de notre solitude ! "

Jacques n'avait encore recueilli de son excursion qu'une ample provision de croquis et de notes soigneusement mis en réserve pour faire plus tard l'objet de poèmes ou de tableaux. Au moment où il songeait au retour, en regrettant amèrement l'inutilité de ses recherches et sans presque s'apercevoir que le jour était sur son déclin, ses regards furent tout à coup attirés par une villa de construction assez ancienne, doyée dans un fouillis d'arbres, de verdure et de mousse, sa surprise, à la vue d'un tel édifice en pareil lieu, augmenta encore lorsqu'il eut constaté que la maison était habitée. L'aile droite, depuis peu remise à neuf, était éclairée et formait un contraste frappant avec le reste du bâtiment, sombre et décrépît. Jacques fut bientôt assailli par un vague pressentiment qui se changea en demi certitude, lorsqu'il vit, attenante à l'aile droite de la villa, une élégante et vaste serre remplie de plantes rares au sombre feuillage, alignées dans un ordre parfait. Après avoir attaché son cheval au pied d'un arbre, il franchit le perron et sonna résolument.

III

L'ange de l'amitié chrétienne avait amené Jacques droit au but. Ce fut Albert en personne qui vint lui ouvrir. A la vue de son ami, il fit un violent mouvement de surprise, puis de colère, et un geste comme pour refermer la porte, mais, se dominant presque aussitôt, il lui tendit la main, en disant non sans un reste de mauvaise humeur :

“ Pourquoi m'exposer à méconnaître de la sorte mon meilleur ami ? Vous avez eu, en vérité, ma mère et toi, une singulière idée ; de chercher à découvrir le secret de ma retraite pour m'y venir troubler ! ”

Sans répondre à cette boutade, Jacques navré de la pâleur malade réponde sur les traits amaigris d'Albert, le suivit dans le salon où brûlait un maigre feu de sarments :

“ Comment c'est toi, à pareille heure au milieu de cette solitude et dans la villa pinelli, reprit le savant. J'en crois encore à peine mes yeux et mes oreilles. Et ma mère, ma sœur, nos camarades, Paris, parle-moi de tout cela ! Mais, j'y pense, tu dois être harassé de fatigue et de besoin. Permets-moi d'aller faire presser le dîner, car nous serons mieux à table pour causer. ”

Un repas succulent, composé de quelques-uns des mets les plus recherchés de vins des meilleurs crûs, chianti, civata Lavinia, sans oublier le classique Lacryma Christi, eut bientôt ranimé les forces du voyageur. Mais son amphitryon, comme absorbé par une idée fixe se contentait de lui faire les honneurs de la table en mangeant du bout des dents. Il l'accablait de questions de toutes sortes qu'il faisait succéder avec une fébrile volubilité, sans attendre de réponse.

A la fin, Jacques, inquiet et effrayé de cette incohérence d'esprit et de langage, n'y tint plus et, fixant sur Albert un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus intime de son âme.

“ Mon ami, mon cher ami, lui dit-il, tu m'épouvantes ! Parle-moi franchement, Pourquoi es-tu venu t'ensevelir dans cette région maudite et malsaine qui te mine et te tue à petit feu ? Pourquoi préfères-tu la solitude aux joies du foyer maternel, de l'amitié et aux espérances d'une union mieux assortie à ton rang ? La nouvelle passion qui te possède et t'aveugle a-t-elle donc pu si tôt chasser de ton cœur tout ce qui n'est pas elle ! Je t'en conjure, au nom de notre vieille affection et de tes plus chers intérêts, arrache à des angoisses mortelles celles qui n'ont n'ont plus que toi à aimer ici-bas et dis-moi quel charme enchaîne ta pauvre âme ignorante et séduite ! ”

— “ Oh ! s'écria sourdement Albert, en portant ses mains à son front avec accablement et contrainte. ”

— “ Tu l'aimes donc bien cette fiancée de ton choix ? ”

— “ Plus que tout au monde et que moi-même ! ”

(A continuer.)

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, Ecr.,
L. ROBITAILLE, Ecr., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Fournisseur de la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA,
Représentant du Comité de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation par excellence pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean de Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST-FELIX-LE-VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes :

10 Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur primitive. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

20 Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se mit à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrêta de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

30 En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les cheveux rêches disparaissent sans retard...

CHARLES TELLIER
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.



Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vit, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancoïie, Inébrité, In-
somnia, Ebourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'énergie et la force du système ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un litre offert sur les Maladies
Nerveuses sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades peuvent
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le P^r Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., U. S. A., en 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
Au Canada, par SAUNDERS & Co., London, Ont.
E. LEONARD, Montréal, Que.: LAFOUCIER & Co., Québec

LE COUVEN'T

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année!
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (0) —

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS

— En vente au College Joliette. —

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims
relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
820 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

L'ETUDIANT

Abonnez-vous à L'ETUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIERE DU SOIR EN COMMUN

“ ETUDE ”

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

EGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour
les images (Cachets de l'Association) et pour
cette “ Etude.”